

Non siamo Gomorra

Severiano Rojo Hernandez

Exposition au restaurant "Le ventre de l'architecte"
immeuble Le Corbusier, Marseille 13008
du 19 juin au 4 septembre 2023



Non siamo Gomorra

Severiano Rojo Hernandez

« Un Paradis peuplé de Diables et de Madones ». Tel est l'un des stéréotypes qui a longtemps caractérisé Naples. Depuis le XVIII^e siècle, la découverte de la cité a toujours été un moment de ravissement pour l'élite européenne qui entreprenait le « Grand Tour », voyage initiatique dont la péninsule constituait l'un des hauts lieux. On comprend que Naples, qui occupe une place de choix dans l'iconographie européenne depuis lors, ait généré de nombreux clichés. La tendance opposait traditionnellement les paysages somptueux de la baie à la fourmilière des rues animée par le petit peuple : musiciens ambulants, porteurs d'eau, écrivains publics et enfants pauvres.

Aujourd'hui encore, on n'en a pas fini avec la stéréotypie. L'imaginaire s'est toutefois radicalement modifié, modelé par de nouveaux objets parmi lesquels *Gomorra*, le film (2008) et la série adaptés (2014-2021) du livre éponyme de Roberto Saviano (2006). Désormais, le réel est percuté par la vision réaliste qui s'y déploie. Leur décor : les *vele*, ces immeubles à l'allure de grand-voile (dont ils tirent leur nom) – d'immenses triangles, larges à leur base, allant se réduisant dans les étages supérieurs avec leurs entrecroisements de passerelles, devenus les emblèmes des zones de non-droit livrées aux organisations mafieuses. Ce n'est pourtant pas ce qu'avait imaginé l'architecte Francesco Di Salvo pour ce quartier. Son projet s'inscrit à l'origine dans la filiation de l'Unité d'Habitation de Le Corbusier : une cité jardin verticale à l'architecture novatrice où les familles pourraient faire communauté. Espace, rencontres et modernité, tels étaient les maîtres mots de Di Salvo pour ce quartier où parcs, écoles, aires de jeu, centres commerciaux et culturels devaient éclore. Mais l'histoire en a décidé autrement. Sept *vele* sont bien construites entre 1962 et 1975, mais en 1980, un tremblement de terre jette à la rue de nombreux habitants des quartiers historiques de la ville. Ils seront relogés à Scampia. Pour les accueillir, le projet est revu à la baisse : on augmente le nombre de logements par bâtiments, on réduit les espaces communs et les lieux de service. Les passerelles transparentes, qui devaient laisser filtrer la lumière, seront en béton. L'utopie verte et lumineuse imaginée par Di Salvo fait place à un dédale sombre et pesant que la camorra transforme en plaque tournante du trafic de drogue international.

Severiano Rojo Hernandez rend certes compte de la massivité de ces pyramides de béton qui témoignent de l'histoire architecturale d'une époque. Toutefois, les *vele* ne sont pas le territoire des seuls *dealers*. On y vit : sur les balcons, on a abaissé les stores pour se protéger du soleil et mis du linge à sécher. À coups de graffiti, les plus jeunes s'expriment. Ils s'insurgent contre les images toutes faites, colportées par l'imaginaire cinématographique : « *Non siamo Gomorra* ». Lèpre du béton, herbes folles qui tiennent lieu d'espaces verts sont comme une incitation à la révolte. « *Rivoluzione* » en lettres rouges majuscules semblent crier les murs, dénonçant l'abandon des pouvoirs publics. Severiano Rojo Hernandez emboîte le pas de cet esprit rebelle et revisite l'imaginaire napolitain. Il contre l'hypertrophie de Scampia propre aux séries, en montrant une autre facette de Naples, un espace social tissé par les pratiques quotidiennes de ses habitants. La rue est certes le décor de saynètes, mais le regard ne se veut pas folklorisant : on vit à Naples, comme on vit à Marseille. Des hommes d'âge mûr « tapent le carton » à la terrasse d'un café. Pas de gestes extravagants, l'heure est à la concentration pour les joueurs et les spectateurs. Deux copains déambulent, on dirait qu'ils miment des danseurs imaginaires en pleine rue. Conciliabule intergénérationnel autour d'une moto ; chacun regarde ailleurs, capté par d'autres scènes. Les femmes, quant à elle, font l'objet de portraits. Âgées, solitaires, elles fument, rêveuses, appuyées sur un rebord de fenêtre, ou implorant un dieu lointain, là-haut. Scampia demeure certes dans les marges de la ville, mais les Vespa sont là qui sillonnent et relient les espaces périphériques au centre historique. Pas de diables, pas de madones, juste des gens, jeunes et moins jeunes, des hommes et des femmes qui sont chez eux, qui parlent, qui fument, qui rêvent...